

CHAPITRE 6

Des diverses manières de dire non

Louis était à Coupvray quand il termina son alphabet. Il avait tellement hâte d'être de retour à l'école pour le montrer à ses camarades ! Que diraient-ils ? Leur plairait-il ?

Louis ne fut pas déçu. Les élèves aimèrent son alphabet dès le début.

- C'est tellement simple.
- C'est si facile à utiliser.
- Et si petit ; je peux sentir plein de signes sous mes doigts.
- Nous pouvons écrire
- Nous allons pouvoir nous écrire des lettres.
- Et tenir un journal.
- Nous pourrons prendre des notes en classe.
- Et les relire plus tard.
- Et des livres, dit Louis, n'oubliez pas les livres. On en aura de toutes les sortes, rien que pour nous.

La nouvelle de l'alphabet se répandit rapidement à l'école. Le directeur fit appeler Louis.

- Dites-moi, demanda le Dr Pignier, qu'est-ce que c'est que cet alphabet de points dont j'entends tant parler ?
- S'il vous plaît, monsieur, si vous voulez bien lire quelque chose à haute

voix, je vais vous montrer.

Le Dr Pignier prit un livre et commença à lire, lentement.

— Vous pouvez lire plus vite, monsieur, dit Louis.

Sa main volait sur la feuille, la criblait de points. Quand le directeur s'arrêta de lire, Louis retourna le papier. Il passa légèrement ses doigts sur les rangées de points en relief. Puis il relut chaque mot - rapidement, facilement - sans faire une seule faute.

— C'est étonnant, murmura le Dr Pignier. Étonnant. Quel âge avez-vous, mon garçon ?

— Quinze ans, répondit Louis.

— Quinze ans. Et penser que des hommes ont cherché un tel alphabet pendant des siècles - et c'est un de mes garçons qui l'a trouvé ! Quinze ans ! C'est étonnant !

Louis était très fier. Il pouvait poser la question la plus importante.

— Monsieur, quand allons-nous commencer à faire des livres ?

Le Dr Pignier se tut pendant un long moment. Que se passait-il ? Enfin il parla.

— Vous êtes bien jeune, Louis, dit-il.

Louis fronça les sourcils. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le Dr Pignier commença une explication. L'Institut était une œuvre de bienfaisance - il ne disposait d'aucun budget. Une partie des fonds venait du gouvernement, une autre était fournie par les donateurs. Mais rien n'était prévu pour la fabrication des livres.

— Monsieur, dit Louis, ne pouvez-vous écrire à ces gens, ceux qui ont de l'argent ? Ne pouvez-vous leur expliquer l'utilisation de mon alphabet, leur dire le peu d'argent qu'il faudrait pour faire des livres ?

— Je le ferai, dit le Dr Pignier. Mais ne vous faites pas trop d'illusions. Certaines choses demandent du temps, beaucoup de temps.

Le Dr Pignier écrivit lettre sur lettre. Il écrivit à des hommes riches, il écrivit à des hommes importants, il écrivit à ceux qui avaient passé leur vie à travailler pour les aveugles. Les réponses arrivaient, une à une. Certaines étaient longues à venir, d'autres moins. Certainement finissaient gentiment, mais toutes disaient la même chose : non.

Il y avait ceux qui refusaient tout changement. Pourquoi changer la méthode ? Celle en usage avait été utile pendant longtemps. Ceux qui avaient déjà donné de l'argent pour la fabrication des anciens livres écrivaient avec fureur : « Et voilà que vous me dites qu'ils ne sont plus bons à rien. Je pense qu'ils le sont toujours. Vous n'aurez plus d'argent de ma part. »

Le directeur d'une autre école pour aveugles, qui éprouvait une certaine jalousie, écrivit : « Vous n'utiliserez votre méthode qu'une fois que je serai mort. » Il craignait que l'alphabet de Louis ne fût meilleur que celui qu'il était en train d'inventer.

D'autres, moins catégoriques, ne dirent ni oui ni non. « Cela paraît intéressant, écrivait-on, je m'en occuperai aussitôt que possible ! » Mais quand ? La semaine prochaine ? Le mois d'après ? Ou jamais ? Ces correspondants n'étaient pas contre l'alphabet de Louis. Ils étaient simplement trop occupés pour se soucier des problèmes des aveugles.

Le temps passait sans que rien arrivât. Les élèves continuaient à se servir de l'alphabet de Louis, mais ils n'étaient qu'une centaine. Et pour les millions d'autres aveugles à travers le monde, qu'en était-il ? Louis ne cessait d'y penser. Il essaya de rester optimiste. Mais cela n'était pas toujours facile. Ses pensées étaient parfois amères. Son alphabet était bon. Il l'avait prouvé. Mais personne ne s'y intéressait.

Plus de trois ans s'écoulèrent ainsi. À dix-neuf ans, Louis eut son certificat de fin d'études, mais il ne quitta pas l'école.

Le Dr Pignier l'avait observé pendant des années. Il l'avait vu devenir un homme. Tous les ans, Louis Braille avait eu un prix - que ce soit en grammaire, en histoire, en géographie, en arithmétique, pour le piano ou même pour les travaux manuels. Il savait que Louis se faisait obéir tout naturellement. Il aimait plaisanter et raconter des histoires. Et, de plus, il savait écouter les autres.

Le Dr Pignier proposa donc à Louis un poste de professeur à l'Institut.

Professeur ! Louis accepta avec plaisir. Car avant tout il voulait rester à Paris. C'est à Paris que se trouvaient les personnes qui pourraient peut-être l'aider. Si seulement elles le voulaient. Et puis Louis aimait l'école et les élèves. Il s'y sentait chez lui.

Il n'allait pas gagner beaucoup d'argent, une quinzaine de francs seulement, mais, professeur, Louis aurait le droit de sortir quand il le voudrait sans demander la permission à qui que ce soit. Et, pour la première fois de sa vie, il avait une chambre à lui. Il mit un certain temps à s'habituer au silence.

Louis aimait enseigner et le faisait très bien.

D'abord il passa beaucoup de temps à préparer ses cours. Chaque soir, il restait devant son bureau en réfléchissant à ce qu'il allait dire le lendemain. Puis il nota ses réflexions au moyen des points.

Jamais il ne bégayait, ni ne se reprenait, ni n'oubliait ce qu'il voulait dire. Dès le début, tout le monde accepta le jeune professeur et il gagna la confiance de tous.

Au temps de Louis, les professeurs n'étaient pas censés être particulièrement gentils ou patients. Et, de fait, ils ne l'étaient pas. Ils criaient, parlaient fort et se moquaient des élèves peu doués. Ils

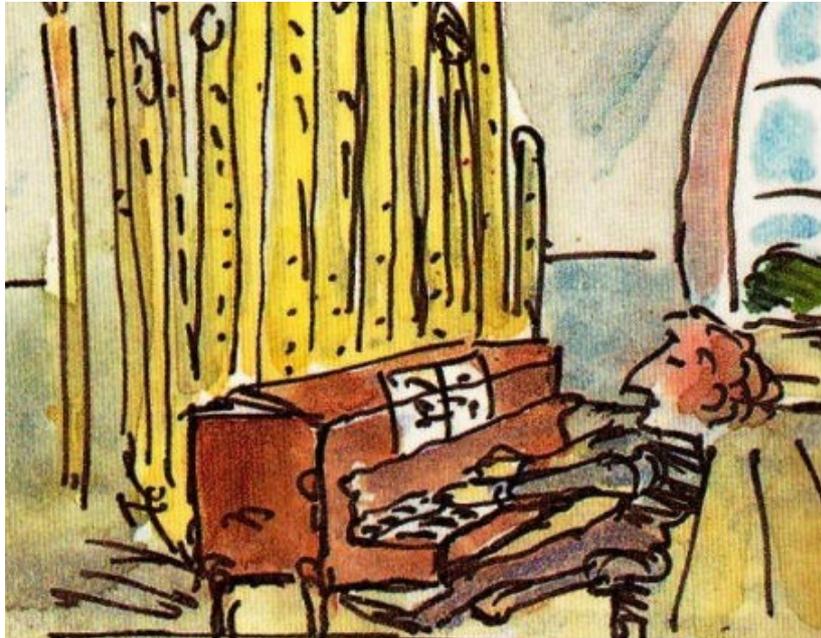
pensaient que le savoir était avant tout une affaire de dressage.

Louis était persuadé du contraire. « Il était d'une fermeté pleine de gentillesse », écrivit plus tard un ami. Louis ne se moquait jamais des élèves, aussi lents et peu doués fussent-ils, et il était particulièrement gentil avec les plus jeunes. Louis avait passé un grand nombre d'années à l'école, mais il n'avait jamais oublié ce qu'un « nouveau », timide et abandonné, pouvait ressentir.



Louis aimait sa vie de professeur. Mais, comme toujours, il travaillait trop. Il enseignait beaucoup de matières. Il passait de longs moments avec ses amis. Il ne refusait jamais d'aider un élève à faire ses devoirs, ou d'écouter quelqu'un lui raconter ses difficultés.

Tous les jours, il faisait de la musique pendant plusieurs heures. Depuis son entrée à l'école, il n'avait cessé de pratiquer le piano, puis l'orgue. Il était devenu un très bon organiste. En 1833, il fut nommé organiste de Saint-Nicolas-des-Champs, l'une des églises les plus importantes de Paris. On disait que Louis pourrait devenir quelqu'un de vraiment célèbre, à condition de se consacrer uniquement à la musique.



Louis adorait la musique. Elle lui inspirait des sentiments très profonds et, toute sa vie, elle fut une partie importante de sa personnalité. Mais il y avait quelque chose de plus important encore : son alphabet.

Louis était en train de mettre au point une méthode de transcription de notes de musique et de chiffres. Il passait beaucoup de temps à transcrire des livres pour la bibliothèque de l'école ; des amis l'aidaient parfois en les lui dictant.

C'était un travail lent et difficile. Des heures et des nuits entières, Louis alignait des points sur du papier, jusqu'à ce que son dos endolori et ses doigts gourds l'obligent à se reposer. Il était impossible qu'il continuât à travailler autant. Il commença à se sentir fatigué. Certains jours il n'arrivait pas à quitter son lit. Au début, il essaya de ne pas l'admettre. « Tout ce qu'il me faut, c'est une bonne nuit de sommeil, se disait-il. Le matin, je me sentirai mieux. » Mais souvent, au contraire, il se sentait bien plus mal. Monter un escalier sans s'arrêter était au-dessus de ses forces et les élèves de sa classe devaient tendre l'oreille - sa voix était devenue si faible.

Parfois, tout son corps brûlait de fièvre. D'autres jours, il tremblait de froid. Mais le pire était la toux. Elle devenait de plus en plus inquiétante.